Document généré le 25 avr. 2024 06:58

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Marie de l'Incarnation
Mysticisme et apprentissage des langues amérindiennes

Dominique Deslandres

Numéro 118, été 2014

La vie religieuse en Nouvelle-France. Mentalités, croyances et pratiques

URI : https://id.erudit.org/iderudit/72103ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Deslandres, D. (2014). Marie de l'Incarnation : mysticisme et apprentissage des langues amérindiennes. *Cap-aux-Diamants*, (118), 14–17.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MARIE DE L'INCARNATION MYSTICISME ET APPRENTISSAGE DES LANGUES AMÉRINDIENNES

par Dominique Deslandres

Marie Guyart, dite de l'Incarnation, qualifie les difficultés posées par l'apprentissage de la langue des « Sauvages » comme des pierres lui roulant dans la tête. D'habitude, on se contente de citer ses mots sans s'arrêter sur ce qui précède, ni surtout sur ce qui suit. Parce que ce qui suit paraît complètement délirant! Marie poursuit en effet : « tout cela me faisait croire qu'humainement je n'y pouvais réussir [à apprendre l'algonquin]. J'en traitais amoureusement avec Notre-Seigneur, lequel m'aida; en sorte qu'en peu de temps j'y eus une très grande facilité ». J'invite à regarder de plus près son raisonnement (toujours mis sur le compte d'une illuminée) car, à mon avis, il est loin de discréditer le témoignage de la fondatrice des Ursulines de Québec sur ses capacités intellectuelles et son apprentissage des langues. Bien au contraire, étudiées, dans leur contexte, sous l'angle du genre (ou l'histoire des rapports de pouvoir entre les sexes), ces remarques renseignent sur les fondements mêmes du premier impérialisme français, elles expliquent la teneur du pont linguistique que l'ursuline contribue à ériger entre Amérindiens et Français, elles éclairent la façon « genrée » dont les Français d'autrefois approchent non seulement l'« Autre », mais aussi l'éducation féminine, qu'elle soit amérindienne ou française. De surcroît, j'avance l'hypothèse qu'à cette époque, le mysticisme prédispose les mystiques, et les femmes mystiques en particulier, à exceller dans l'apprentissage des langues amérindiennes.

Illustration de J.W. Jefferys montrant Marie de l'Incarnation enseignant aux jeunes Amérindiennes. (Archives et Bibliothèque Canada).

Mais d'abord, il faut savoir que Marie est à la fois actrice et témoin privilégiée des débuts de la Nouvelle France. Témoin fiable car, contrairement aux jésuites, elle n'écrit pas pour être publiée et, partant, ne subit pas la censure. Elle offre ainsi à l'analyse historique « la vision de l'intérieur » en rédigeant des lettres, souvent longues « comme de petits livres », décrivant en détail la réalité canadienne, telle qu'elle la rencontre, l'expérimente, et la traduit. Mais Marie est plus qu'un

témoin, elle agit. Elle fait partie des premières Françaises à s'installer en Amérique. Or, celles-ci ne sont pas venues pour enfanter, comme on pourrait s'y attendre dans une colonie de peuplement, mais plutôt pour établir les bases de la *res publica* que cherchent à exporter la couronne de France et l'Église catholique. Éducation, santé et assistance, les piliers du vivre ensemble tels qu'on les connaît encore aujourd'hui, font alors partie de ce que j'appelle un humanitaire spirituel, qui a pour but d'intégrer les Amérindiens à la société française. Et, de ce mouvement humanitaire, les femmes sont les principaux agents et… les principales visées.

L'impérialisme français se traduit alors par l'augmentation du nombre de sujets du roi. En effet, gagner des sujets, c'est gagner les territoires qu'ils habitent. Sans coup férir. Et un des moyens privilégiés de cette quête française de peuples est le métissage, qui doit s'opérer par le mariage des colons français aux Amérindiennes dûment converties et francisées. Convertir et éduquer les « Sauvagesses », c'est précisément la mission des religieuses à partir de 1639.

Pour réaliser ce plan grandiose, il faut d'abord surmonter un obstacle de taille, celui des langues, car les Amérindiens n'apprennent que très rarement celle des envahisseurs. Au contraire, ils les forcent à apprendre les leurs, qui sont incroyablement difficiles à maîtriser. Or Marie, une femme, y excelle. En ces temps de sous-instruction féminine, est-ce un miracle, comme elle le dit elle-même?

Revenons à ma citation du début, donnée maintenant en entier :

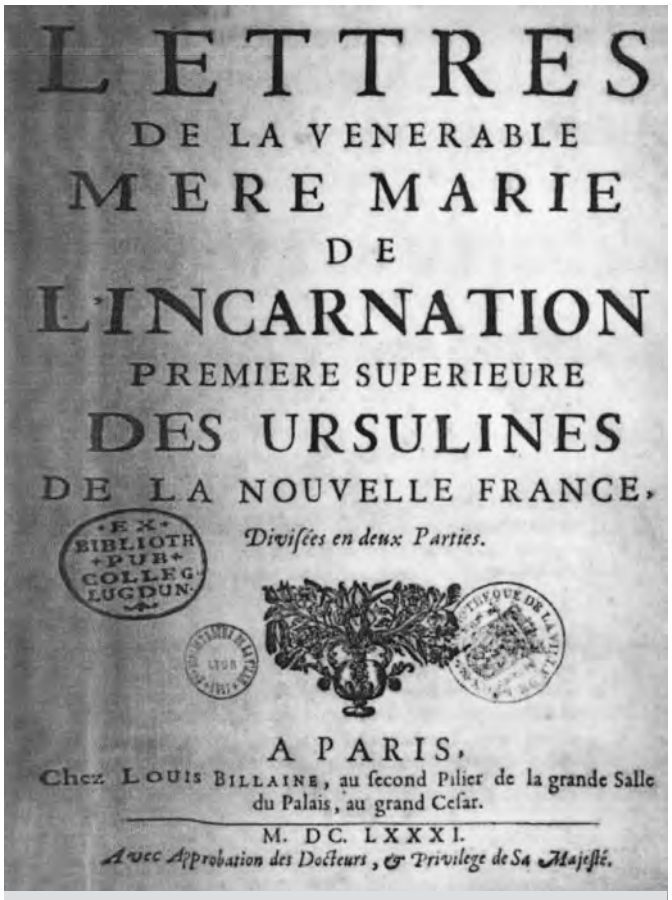
« Comme il y avait plus de vingt ans que je n'avais pu raisonner sur aucune chose qui tînt de la science et spéculation, d'abord cette étude d'une langue si disproportionnée à la nôtre, me fit bien mal à la tête, et me semblait, qu'apprenant des mots par cœur et les verbes – car nous étudiions par préceptes – que des pierres me roulaient dans la tête, et puis des réflexions sur une langue barbare! tout cela me faisait croire qu'humainement je n'y pouvais réussir. J'en traitais amoureusement avec Notre-Seigneur, lequel m'aida en sorte qu'en peu de temps, j'y eus une très grande facilité, en sorte que mon occupation intérieure n'en était point ni empêchée ni interrompue. Mon étude était une oraison qui me rendait suave cette langue qui ne m'était plus barbare. J'en sus assez en peu de temps pour pouvoir instruire nos chers néophytes en tout ce qui était requis en leur salut. »

Monument Marie de l'Incarnation près de l'entrée principale du monastère des Ursulines, rue du Parloir, à Québec. Bronze d'Émile Brunet, en 1942.

Tout y est. Sont expliqués dans l'ordre : l'existence d'un accès féminin au savoir au XVIIe siècle; la conscience des obstacles posés par des langues ni écrites ni fixées; la manière de les apprendre; et, par l'entremise de l'expérience mystique, le théo-didactisme et le *flow* – un état d'esprit essentiel à tout apprentissage.

Dès 1639, instruite par les jésuites, Marie apprend l'algonquin, mais aussi le montagnais-innu et en 1650, après la destruction de la Huronie, elle se met à la langue huronne pour enseigner aux réfugiés le catéchisme qu'elle a traduit; puis, à la faveur de la trêve franco-iroquoise de la fin des années 1660, elle étudie l'agnier et compose en cette langue un diction-

naire et un catéchisme; c'est aussi à cette époque qu'elle écrit trois dictionnaires français-algonquin et algonquin-français et traduit toutes les prières chrétiennes. C'est clair : Marie a une facilité pour les langues. Facilité déjà démontrée par sa maîtrise du latin (elle cite sans effort l'Écriture sainte dans le texte latin; elle enseigne le latin à ses élèves et consœurs) et qui la prépare sans doute à apprendre de nouvelles langues. Elle travaille toute sa vie à cet apprentissage et se fait traductrice : elle introduit de nombreux mots amérindiens, parfois des phrases entières, dans sa correspondance et forge même des néologismes pour expliquer à ses interlocuteurs français des concepts nouveaux – tel le terme de *capitainesse* pour expliquer le pouvoir des femmes dans la société amérindienne.


LETTRES
DE LA VENERABLE
MERE MARIE
DE
L'INCARNATION
PREMIERE SUPERIEURE
DES URSULINES
DE LA NOUVELLE FRANCE,
Divisées en deux Parties.
A PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE, au second Pilier de la grande Salle du Palais, au grand Cesar.
M. DC. LXXXI.
Avec Approbation des Docteurs, & Privilege de Sa Majesté.

Lettres de la Venerable Mere Marie de l'Incarnation premiere superieure des Ursulines de la Nouvelle France, divisées en deux parties. Publié à Paris chez Louis Billaine, 1681, 675 p.

Quant aux façons d'apprendre une langue, Marie les décrit en détail dans ses écrits. La meilleure, c'est d'apprendre par immersion. Les missionnaires et les interprètes français se sont formés de cette façon et c'est ce que font les ursulines au contact de leurs ouailles : « en ce bout du monde où l'on est sauvage toute l'année », ce n'est que lors du retour des bateaux qu'elles se remettent à parler français. Remarquons que, dans cet apprentissage, les missionnaires hommes se font souvent mener en bateau par les Amérindiens et même par les truchements ou traducteurs français, jaloux de leur savoir et de leur accès à la traite. Or, cela n'arrivera pas aux ursulines; peut-être parce qu'elles bénéficient dès le début des connaissances acquises par les jésuites eux-mêmes ou parce qu'elles ne menacent personne.

Du point de vue technique, l'apprentissage de la langue se fait par précepte et par réflexion, en en faisant les parties, c'est-à-dire, comme on apprend à l'époque la langue latine en apprenant par cœur les déclinaisons, les verbes, en faisant l'analyse grammaticale, en pratiquant version et thème. La persévérance dans la pratique et le par cœur entrent pour beaucoup dans cette formation, mais il faut aux missionnaires innover pour fixer ces langues, qui, jusqu'alors, échappent à l'écrit et qui varient grandement d'une tribu à l'autre, d'une famille linguistique à l'autre, de l'algonquien à l'iroquoien. Et Marie participera très vite et de très près à cette fixation linguistique, en rédigeant plusieurs gros ouvrages et dictionnaires unilingues ou bilingues, dans différents alphabets.

Comment expliquer une telle habilité à s'exprimer dans la langue de l'« Autre »? Une telle rapidité dans la maîtrise de la traduction? Mon hypothèse est que le mysticisme de Marie la prédispose à apprendre les langues amérindiennes.

Je m'explique. Comme de nombreux mystiques, Marie subit moult visitations de la part de celui qu'elle appelle « mon mignon ». Or, comme tout mystique, elle ne peut s'empêcher de raconter ses extases, et comme tous les mystiques, elle se bute au double obstacle de son impuissance à trouver les mots pour dire l'ineffable et de son ardent désir de transmettre le feu qui l'habite. Très tôt, elle se trouve littéralement devant un problème de traduction. Pendant des années, elle s'excuse : « Il n'y a langue humaine qui le puisse exprimer », mais elle n'a de cesse de l'exprimer, cet indicible, de chercher les mots pour le dire. On ne sait pas où elle a appris ainsi à écrire aussi bien que Pascal et Descartes, mais il est clair que son cerveau mystique la rend très attentive aux différents vocabulaires employés en français, selon les divers niveaux d'expression. Et si c'est le vocabulaire qui concerne les amours terrestres, qui se rapproche le plus de son expérience extatique, elle sait bien qu'il est incomplet, voire impropre à traduire ce qui lui arrive – et en cela, elle n'est pas différente d'une Thérèse d'Avila ou d'un Jean de Brébeuf, ce dernier excellant dans la langue huronne. Retenons que cet obstacle la rend attentive à la complexité et à la diversité linguistique. Bien avant d'arriver en Amérique, cette grande lectrice des *Relations* des Jésuites sait qu'il faut différencier algonquin, montagnais et huron. Quand elle débarque à Québec, elle est prête à reconnaître et à s'y adapter.

Est-il donc surprenant que ce soit elle, la première, qui reconnaisse qu'il est impossible de « civiliser les Sauvages »?

On peut les christianiser, dit-elle, sans problème, ils font même d'excellents chrétiens mais, en faire des Français, non, c'est impossible, écrit-elle en parlant de ses élèves : « Je n'attens pas cela d'elles, car elles sont Sauvages, et cela suffit pour ne le pas espérer ». Elle fait cette constatation au moment même où, en 1668, furieux qu'après 30 ans de présence française en Amérique, les Amérindiens n'aient toujours pas appris la langue française, Louis XIV relance la politique de francisation en Nouvelle-France. Forte de son expérience, l'ursuline prédit tout de go l'échec de l'entreprise : « Pour vous parler franchement, cela me paroît très-difficile. Depuis tant d'années que nous sommes établies en ce païs, nous n'en avons pu civiliser que sept ou huit, qui aient été francisées ».

Même si elle ne s'y intéresse que dans le contexte plus large de la conquête des âmes, Marie fait ainsi très tôt preuve d'un rare relativisme culturel, d'une reconnaissance de la valeur intrinsèque de la personne humaine, bref de l'altérité. Le mysticisme, en faisant transcender, à l'être qu'il touche, les conventions humaines, prépare à reconnaître les voies autres d'être au monde. Par ailleurs, autre expression du mysticisme, le théo-didactisme, que révèlent les remarques mystiques de l'ursuline jugées délirantes au début de ce texte, est aussi un élément « genré » important du processus de la maîtrise des langues. Il est un élément essentiel de l'éducation féminine au XVIIe siècle. Dire, en effet, que l'on tient son savoir de Dieu est une manière de pénétrer, sans danger d'être traitée d'usurpatrice ou de sorcière, dans des sphères de connaissances réservées traditionnellement aux hommes et d'excuser en quelque sorte le savoir féminin. Et comme bien des mystiques femmes, Marie se croit théo-didacte. Elle est convaincue que toute connaissance lui vient immédiatement de Dieu. Cette science infuse explique selon elle sa grande facilité en latin et ses dons de traduction simultanée : « Notre-Seigneur me donnait des intelligences accompagnées d'une suavité nourrissante sur la sainte Écriture. J'entendais le français de ce que je chantais et récitais en latin au chœur ».

Portrait de Marie Guyart (Marie de l'Incarnation) (1599-1672). (Dom de Claude Martin, *La Vie de la venerable Mere Marie de l'Incarnation, premiere superieure des Ursulines de la Nouvelle France.* Paris, Pierre de Bats, Martin Jouvenal, et Antoine Vuarin, 1684).

Une telle expérience mystique qui se produit souvent dans l'oraison permet à l'ursuline d'expérimenter le *flow* décrit par le psychologue d'origine hongroise Mihaly Csikszentmihalyi. Condition essentielle à tout apprentissage, cet état d'esprit est l'état maximal de concentration dans lequel se trouve un être lorsqu'il est complètement immergé dans ce qu'il fait, l'amenant à éprouver une sensation d'engagement total et de réussite. C'est exactement l'état d'esprit que décrit Marie, dans le passage retenu ici : « J'en traitais amoureusement avec Notre-Seigneur, lequel m'aida en sorte qu'en peu de temps j'y eus une très grande facilité, en sorte que mon occupation intérieure n'en était point ni empêchée ni interrompue. Mon étude était une oraison qui me rendait suave cette langue qui ne m'était plus barbare. J'en sus assez en peu de temps pour pouvoir instruire nos chers néophytes en tout ce qui était requis en leur salut ». Engagement total, concentration et réussite. N'est-ce pas là le *flow* induit par le mysticisme et qui fonde la formation linguistique de l'ursuline? ▮

Une version longue de cet article sera publiée dans la revue *Argument* à l'été 2014. Toutes les citations sont tirées de Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, éd. Guy-Marie Oury (1971) et *Écrits spirituels et historiques*, éd. Albert Jamet (1985).

Dominique Deslandres est professeure titulaire au département d'histoire de l'Université de Montréal.